

# L'unité de l'Église Unie

Réponse de la modératrice Mardi Tindal à l'article du *National Post*

Publié le 15 mai 2011 par [Mardi Tindal](#) sur Wondercafe  
Traduction : Denis Fortin – MiF

De nos jours, il n'y a pas beaucoup de débouchés dans la presse pour les chroniqueurs religieux, alors je suis reconnaissante au *National Post* d'inclure Charles Lewis dans son équipe de rédaction et d'ainsi faire la lumière sur la vie et les expériences religieuses des Canadiens. J'apprécie tout particulièrement que Charles semble intrigué par l'Église Unie du Canada.

Intrigué, mais aussi déconcerté face à une Église qui se refuse à imposer un seul point de vue « orthodoxe ». J'ai l'impression qu'à ses yeux, nous semblons saisir chaque occasion de soulever des questions qui ne devraient pas l'être ou d'amorcer des débats qui devraient simplement mourir au feuilleton.

Pourtant, ce genre de chose est, pour ainsi dire, inscrit dans l'ADN de notre Église, et cela depuis ses origines. C'est une façon pour nous d'exprimer notre foi. Au mieux, ce qui de l'extérieur peut sembler une dispute n'est souvent rien de plus

qu'une discussion enflammée en famille. (Bon, d'accord, il y a parfois des querelles, mais on finit par se réconcilier et par poursuivre ensemble parce qu'on est une famille de foi.)

Le récent article de Charles, « The split in the United Church », réprimande l'Église « pour son profond engagement dans le monde séculier environnant » et son « grand manque d'orthodoxie ». Sincèrement, de mon point de vue, ces critiques passent à côté de ce que nous sommes – ce qui ne veut pas dire que nous n'ayons rien à apprendre des critiques qui nous sont faites, mais plutôt que nous devons être très attentifs à la façon dont nous y répondons.

Cela est de toute première importance pour nos échanges les uns avec les autres. Pour le bénéfice des membres de l'Église Unie qui sont d'accord avec ces critiques de même que pour ceux qui ne le sont pas, il faut saisir cette occasion de consolider notre capacité de dialoguer en profondeur sur notre foi et sur notre

identité en tant que Corps du Christ, comme Église nationale, en ce pays et en ce siècle.

L'article d'hier peut s'avérer un cadeau précieux pour de tels échanges. À cette fin, j'aimerais ajouter au débat certaines de mes propres interrogations quant à l'article du *National Post*.

Il y a plusieurs aspects de l'article auxquels je pourrais m'opposer. Par exemple, je me préoccupe de l'impression que le lecteur peut garder que l'Église Unie n'est pas trinitaire. Lorsque Charles m'a demandé si notre Église était trinitaire, j'ai répondu « oui », alors que l'article évoque uniquement ma croyance personnelle comme si elle se démarquait de la foi de mon Église. Ce n'est pas le cas.

Je me questionne aussi sur cette étrange ligne de démarcation entre la religion et la société qui ne doit pas s'estomper. Je ne vois pas comment quiconque peut lire les enseignements de Jésus et penser que la

religion peut demeurer distante d'un quelconque aspect de l'existence.

Mais plutôt que de passer au peigne fin l'article point par point, j'aimerais aborder la question de la nature de la doctrine dans notre Église, car je pense que c'est là l'enjeu de la discussion.

Voici un paragraphe clé de « The split in the United Church » :

« Lorsque je lui ai demandé quel était le minimum de croyance requis pour qu'un membre de l'Église Unie se joigne à la foi, elle a pris une longue pause. Elle hésite à formuler une réponse doctrinale précise, à la manière dont un catholique ou même plusieurs autres dénominations protestantes le feraient. »

Laissez-moi vous dire ce qui me trottait dans la tête pendant cette longue pause.

J'ai pensé brièvement aux déclarations que nous demandons aux personnes de prononcer lors des liturgies d'accueil des membres. J'imagine que, au sens strict, les mentionner aurait été la « bonne » réponse à cette question. J'ai pourtant préféré ne pas le faire : comment, en effet, pouvais-je réduire l'appartenance à une communauté à la récitation de quelques paroles ?

J'ai pensé ensuite plus longuement à plusieurs de ces belles et fidèles personnes de l'Église Unie que je connais :

- de jeunes adultes d'abord venus pour la communauté et demeurés par la suite pour la croissance dans la foi ;
- des catholiques, des juifs, des musulmans et des gens de différentes autres convictions religieuses qui, quelle qu'en soit la raison, trouvent de temps à autre un endroit de sécurité dans nos bancs et qui s'associent à nous pour édifier le règne de Dieu ;
- ces personnes auxquelles parfois je pense, avec affection et sans manque de respect, comme étant

« des meurtris ambulants » : des gens dont les habiletés ne les rendent pas aptes au succès dans le monde, mais dont la communauté prend soin et à qui elle permet d'y apporter leur propre contribution – que ce soit en installant des tables et des chaises, ou en nous rappelant que tous et toutes, à notre heure, nous sommes aussi des meurtris ambulants.

Ces personnes se sont « jointes » à la foi. Elles y appartiennent. Pourquoi leur ferions-nous passer un examen ?

Alors, plutôt que de répondre directement à la question, j'ai abordé la façon dont nous nous « colletailons » avec notre compréhension de la foi. J'ai répondu à Charles que nous considérons l'Écriture comme l'autorité première. J'ai parlé de la façon dont nous poursuivons les « rénovations de notre maison » de foi comme nous l'avons fait depuis les Principes de l'Union de 1925 :

- avec la Déclaration de foi de 1940 ;
- avec la Confession de foi si populaire « Nous ne sommes pas seuls », d'abord rédigée dans les années 1960, puis revue en 1980 et en 1994 ;
- et plus récemment avec Notre foi chante.

Ces mots, ainsi que bien d'autres paroles et actes du cœur et de l'âme de l'Écriture et au-delà, portent notre foi dans le Christ vivant à chaque nouvelle génération.

Rien de tout cela n'a été mentionné dans l'article. Mais ça ne change rien : ce qui importe vraiment, c'est la façon dont nous, en tant qu'Église, répondons à cette question.

Pour moi, le minimum requis pour « se joindre » à l'Église Unie est un désir de suivre le chemin de Jésus, de « rechercher la justice, d'agir avec bonté et de marcher humblement avec Dieu ». Pour démontrer un tel désir, nul besoin d'une quelconque récitation : être là et vivre sa foi, cela me suffit.

Alors, maintenant que j'y pense, je faisais bien plus qu'« hésiter à formuler une réponse doctrinale précise ». En fait, j'ai refusé de me contraindre à la formulation de cette question.

Mais ma réponse n'est pas nécessairement la vôtre. Selon vous, quelle importance notre Église doit-elle accorder à la doctrine ?

Alors, utilisons cette occasion pour approfondir et élargir nos échanges, dans l'amour du Christ, ce type de conversations que nous considérons comme saines dans l'Église Unie.

En tant que peuple du Christ, nous tenons de l'Écriture une norme à ce sujet : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. À ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » (Jean 13,34-35). ☑

